

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FIANCÉE DU FORÇAT

DEUXIÈME PARTIE

VII.

Le général fit un geste de protestation :

—Allons ! Voilà ses lubies qui la réprennent ! se dit-il ne la contrarions pas ..

Puis, levant la main et avec un accent d'absolu sincérité :

—Je vous jure sur l'honneur, mon enfant, que je ne mérite ni vos reproches ni vos injures. J'ignore s'il est vrai que M. Mercier ne soit pas mort, comme vous l'affirmez.

—Il est si bien vivant que je l'ai vu, de mes yeux vu l'heureux garçon, ou a probablement intercepté ses lettres... On lui a fait croire que je l'oubliais, que j le trahissais !

—Mathilde ! c'est là un nouvel outrage...

—Je n'accuse ni ne nomme personne, monsieur le comte ; ne venez-vous pas d'avouer que vous avez manqué à votre devoir en ne me révélant pas...

M. de la Clémaderie secoua la tête, et, d'un ton plein de mystère :

—Oui, j'aurais pu et dû m'y employer à tout prix votre mariage. Mais la révélation devant laquelle j'ai trop longtemps re-

culé ne concerne en rien M. Amilcar Mercier, que celui-ci soit d'ailleurs mort ou vivant ! — et sur ce point je vous réitère avec énergie ma complète ignorance, — l'obstacle était ailleurs que dans l'existence ou la non-existence de votre ancien fiancé !... L'obstacle était d'un autre ordre et d'une autre nature !

Mme Marquais l'écoutait bouche bée et d'un air d'incredulité :

—Vous ne me croyez pas ! Il suffira d'un mot pour vous convaincre.

—A quel obstacle faites-vous donc allusion, monsieur le comte ?

—Il y avait entre vous et celui que vous avez choisi pour

mari, un abîme... Hélas ! cet abîme, vous l'avez franchi !

—Un abîme ? Quel abîme ?

—Un abîme de sang, madame ! répondit-il d'une voix sourde.

Mathilde tressaillit involontairement.

—Ah ! tenez, mon enfant, voilà que vous frissonnez !... Dites-moi, ma nièce, vous aimiez votre malheureux père, n'est-ce pas ?

—Si je l'aimais ! murmura-t-elle avec attendrissement.

—Et pourtant, sans le savoir, sans vous en douter, sans que tout votre être se soit révolté d'indignation, sans qu'il se soit élevé dans votre âme un mouvement d'horreur et de dégoût, sans que votre cœur se soit soulevé, et pourtant, dis-je, vous avez froidement, délibérément placé votre main dans la main de l'homme...

Il s'arrêta, comme s'il hésitait à compléter sa pensée et sa phrase...

—Achevez ! achevez !

monsieur le comte ! Que voulez-vous dire ? fit Mathilde qui tremblait de tous ses membres sans savoir pourquoi.

Elle se rappelait l'étrange émotion qui l'avait agitée à la mairie au moment de prononcer le "oui" fatal ; elle se rappelait son trouble, son malaise, ses angoisses. Le magistrat municipal n'avait-il pas été obligé de lui répéter deux fois la question qui allait décider de son sort et de son avenir ?



Ils restèrent bien longtemps enlacés, versant leurs larmes et leurs sanglots...

—Achevez ! achevez ! balbutia-t-elle anxieuse et bouleversée.

—Vous avez mis votre main dans la main sanglante de l'homme qui a assassiné votre père !

La jeune femme poussa un cri déchirant...

—Vous avez épousé le lieutenant qui commandait le peloton d'exécution... M. Marquis a-t-il au moins mis dans la corbeille de noces les balles qui ont troué la poitrine du colonel Monblant ?

Il y eut un long silence.

Mathilde était atterrée.

Si suspects que pussent être les déclarations du général, qui était, on définitive, le père du rival de Marquis, elle ne se dissimulait pas que l'accusation était au moins vraisemblable.

N'était-ce pas le lieutenant qui l'avait reléguée, évanouie, à demi-morte, au milieu d'une mare de sang dans la cour de la caserne Lobau, au moment où le colonel venait de tomber foudroyé ?

M'était-ce pas lui qui avait sauvé la vie d'Amilcar et qui l'avait transportée elle-même chez le commandant ?

A quel titre se trouvait-il là, sinon comme exécuteur des hautes œuvres de Thiers et de Mac-Mahon ?

Elle saisit les deux mains de son oncle et, les pressant convulsivement :

—Monsieur le comte, dit-elle, jurez-moi que vous ne me trompez pas.

—Je n'ai rien à vous jurer, mon enfant ! reprit-il avec calme. Si vous ne me croyez pas, interrogez votre mari ; j'espère bien qu'il ne niera pas : il me serait trop facile de le convaincre d'imposture... Remarquez bien que je ne l'accuse pas ; il était peut-être forcé d'obéir à la consigne. Seulement, le bourreau n'a pas l'habitude d'aller solliciter la main de la fille de sa victime.

—Oh ! ce que vous me dites là est horrible, mon-sieur le comte ! s'écria-t-elle en frémissant.

—Je ne dis que l'exacte vérité. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je vous détournais d'épouser M. Marquis ?

—Oui ! murmura-t-elle en laissant tomber ses bras.

—Enfin ! il n'y a plus à y revenir. Vous êtes bien et dûment sa femme !

—Pas encore, mon oncle ! dit-elle d'un ton ferme. En dépit de toutes les cérémonies nuptiales, il n'est encore qu'un étranger pour moi, et il ne sera jamais autre chose, je vous l'affirme.

Le général dissimula un sourire de satisfaction. C'était tout ce qu'il demandait.

Si Mathilde n'était point la femme de Raymond, elle ne serait la femme de personne.

—Quant à la fortune, se disait-il, j'en conserverai l'administration.

Il était peu probable, en effet, que l'affaire se terminât par un procès en séparation. Chacun des époux vivrait de son côté, et Mathilde se trouverait trop heureuse de revenir au milieu des siens.

Il y avait pourtant un facteur dont M. de la Clémanderie ne tenait aucun compte dans ses combinaisons et dans ses espérances : c'était le revenant de l'île Nou.

Mais comment admettre qu'un malheureux englouti depuis plus de deux ans dans les profondes de la mer polynésienne, et dont aucun journal n'avait d'ailleurs annoncé le sauvetage et le retour en France, eût pu assister, quelques jours auparavant, au mariage religieux de son ancienne fiancée !

L'hypothèse était trop absurde. Elle prouvait simplement que Mlle Monblant appartenait tout entière encore aux souvenirs du passé.

Cependant le général était dans une erreur absolue...

A peine avait-il quitté la maison de la vieille baronne, qu'un commissionnaire apportait une lettre — " strictement confidentielle, " indiquait la suscription — pour la mariée de l'avant-veille.

Supposant qu'elle venait de son mari, Mathilde refusa d'abord énergiquement de la recevoir.

—C'est inutile ! dit-elle à la douairière qui la lui présentait.

—Cela n'engage à rien, chère enfant, dit la bonne dame...

—Faites-lui rendre ce pli non décaché... Tout est brisé entre M. Marquis et moi...

Elle appuya le doigt sur le bouton de la sonnerie électrique. La femme de chambre apparut.

—Rendez ce message au commissionnaire qui l'a apporté ! dit-elle froidement.

La camériste sortait déjà du salon ; la vieille cousine la rappela, lui reprit la lettre.

—Voyons, Mathilde ! regarde au moins l'adresse...

—A quoi bon ? dit-elle.

—Mais si cette lettre n'était pas de M. Marquis ?

Elle lui plaça presque de force la suscription sous les yeux. Mathilde y jeta un regard distrait, puis jeta un cri de stupour.

Ce n'était pas l'écriture d'Edouard !

D'une main févreuse, elle brisa le cachet, déplaça le papier que contenait l'enveloppe, aperçut la signature. Aussitôt une exclamation étranglée s'échappa de sa poitrine et elle tomba sans connaissance.

Le billet — car ce n'était qu'un billet de quelques lignes, — était ainsi conçu :

" Rassurez-vous, Madame. Je ne veux ni troubler votre bonheur ni évoquer des souvenirs éteints.

" Les morts n'ont pas le droit de ressusciter, je le sais, Peut-être avez-vous oublié jusqu'à mon nom ?

" Non ! Je me trompe et je suis injuste ; le cri qui, avant-hier, a jailli de votre bouche, me prouve que mes traits, si flétris qu'ils soient par sept années de baigne et deux ans d'épreuves plus douloureuses encore, ne sont pas complètement effacés de votre mémoire !

" Vous m'avez reconnu, Mathilde !... Ah ! merci ! Mille fois merci !

" Je n'eusse osé ni le demander, ni l'espérer !

" Si j'osais, et avant de repartir, loin, bien loin de vous, — pour longtemps, pour toujours ! — je solliciterais de vous une suprême faveur ?

" Me la refuserez-vous, madame ?

" Vous revoir une dernière fois ; entendre une dernière fois le son de votre voix ; vous dire un adieu qui, cette fois, sera éternel : est-ce trop implorer de notre ancienne affection ?

" Votre mari n'en saurait être jaloux ! Est-ce que l'on est jaloux d'un mort, d'un spectre, d'un revenant ?

" AMILCAR.

" 178, rue Saint-Honoré, hôtel d'Athènes."

Grâce aux soins empressés de sa vieille parente, aidée des domestiques, Mme Marquis reprit bien vite connaissance.

D'abondantes larmes la soulagèrent. Mais elle sentit aussitôt qu'elle avait autre chose à faire que de pleurer.

Demandant une plume et de l'encre, elle traça en hâte ces quatre mots :

« Venez ! Je vous attends.

MATHILDE. »

Sans l'émotion que sa présence avait prônée sur la jeune mariée ; sans l'éclat qui s'en était suivi ; sans les récits dramatiques publiés par la plupart des journaux, jamais Amilcar n'eût écrit une parole lettrée ni songé à se rappeler au souvenir de celle qu'il avait tant aimée.

Si les absents ont tort, les morts ou réputés tels sont cent fois plus inexorables.

Amilcar s'était cuirassé d'avance contre les désillusions et le désespoir.

— On peut attendre pendant neuf ans un martyr, un forçat, s'était-il dit ; on n'attend pas un mort. Qu'importe ! Je tenterai l'épreuve.

En recevant la courte réponse de Mme Marquis, Amilcar fut en proie à un saisissement indéfinissable.

Devait-il se réjouir ou se désoler ?

Obéissait-elle, en lui accordant l'entrevue sollicitée, à un sentiment de pitié ou à un mouvement de tendresse ?

L'aimait-elle encore, en dépit de son récent mariage ? ou bien n'éprouvait-elle qu'une sympathie banale pour son infortuné ?

Il regrettait presque son imprudente démarche...

Ce fut en tremblant, en hésitant, qu'il se rendit à l'appel de Mathilde. Tout à l'heure encore, il aurait payé au prix de tout son sang ce rendez-vous devant lequel il reculait maintenant !

La jeune femme n'était pas moins bouleversée, et ne voyait pas approcher avec moins d'effroi cette solennelle et lamentable entrevue.

Quand elle entendit retentir le coup de sonnette du bien-aimé visiteur, il lui sembla que tout son sang allait se figer dans ses veines.

Le bruit de ses pas sur le tapis de l'escalier lui causait une sensation d'anxiété poignante.

— Oh ! mon Dieu ! le voilà ! murmura-t-elle. Je crois que je vais mourir !

La porte s'ouvre enfin ; il entre.

Un double cri, rauque, étouffé, s'échappe en même temps de leurs poitrines :

— Amilcar !

— Mathilde !

Ils restèrent bien longtemps entrelacés, mêlant leurs larmes et leurs sanglots, incapables l'un et l'autre de prononcer un seul mot.

Était-ce une immense joie ou une immense douleur qui remplissait et confondait leurs âmes ? Ils eussent été fort en peine de le dire... Peut-être toutes les deux à la fois !

Ils ne savaient pas ! ils oubliaient l'univers entier ; ils ne se souvenaient plus que la jeune femme n'était plus libre, qu'une fatalité implacable venait de les séparer pour toujours !

Les angoisses qu'ils avaient ressenties l'un et l'autre et les épreuves qu'ils avaient subies pendant neuf ans, disparaissaient dans un lointain tellement obscur qu'il n'en restait plus aucune trace.

Leurs pensées planaient dans les régions de l'extase ; leurs

cœurs débordaient ; leurs bouches ne savaient plus échanger que leurs deux noms, murmurés entre deux embrassements :

— Mathilde !

— Amilcar !

Tout entier à l'environnement de l'heure présente, ils ne songeaient même pas à provoquer leurs confidences réciproques, à s'interroger, à se raconter leurs mutuelles tortures.

Mathilde, qui s'était tant promis d'accabler de questions l'infortuné revouant, Mathilde, si anxieuse de connaître ses aventures, de percer enfin le mystère de sa disparition, était moins pressée de satisfaire sa curiosité.

Il était vivant ; elle lui entourait le cou de ses bras, et reposait sa tête sur l'épaule de son bien-aimé : que lui importait tout le reste ?

Lui, de son côté, ne semblait pas plus que Mathilde se douter qu'il pût exister au monde un capitaine Edouard Marquis ; que cet homme, que ce rival, eût épousé quarante-huit heures avant la femme qu'il pressait en ce moment même contre sa poitrine, qu'il couvait de son regard, qu'il dévorait de ses baisers !

N'avait-il pas jadis reçu ses serments ? L'amour de Mathilde ne l'avait-il pas suivi jusqu'au conseil de guerre et consolé, de loin, jusqu'au bagne de l'île Nou ?

Leurs fiançailles n'avaient-elles pas reçu, en un jour sinistre, la plus solennelle, la plus terrible des bénédictions et des consécrationes ?

Mais tout à coup les deux jeunes gens voient se déchirer le voile passager qui obscurcissait leur mémoire. La réalité se dresse devant eux...

Mathilde se dégage vivement des bras d'Amilcar, pousse un gémissement de révolte et de désespoir, se cache le visage de ses mains :

— Malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle. Depuis que vous êtes ici, Amilcar, j'avais tout oublié. Hélas ! je suis mariée !

— Mariée ! répéta le jeune homme, rappelé lui aussi au sentiment de la situation.

— Et vous étiez là, mon ami ! Et vous avez été témoin de mon immolation ! Et vous n'avez pas protesté ! Et vous êtes resté spectateur impassible ! Et vous ne m'avez pas retenue au bord du gouffre !... Quand il eût suffi d'un mot de vous... Qué dis-je ? D'un regard, pour arrêter résolument sur mes lèvres le "oui" qui en est sorti avec tant de peine et tant de répugnance !

Et se tordant les bras avec une rage folle :

— Ah !... ce n'était pas à la fin de la cérémonie qu'il fallait vous montrer !...

Puis, lui saisissant la main :

— Vous n'étiez donc pas à la mairie ? Vous n'avez donc pas vu que j'avais l'air de marcher au supplice ?...

— Écoutez moi, Mathilde ! répondit tristement Mercier. Et ne m'accusez pas plus de lâcheté que je ne vous ai accusée d'inconstance.

— Mais vous étiez à Paris, et depuis longtemps peut-être...

— Depuis trois jours seulement.

— Pourquoi ne m'avez-vous écrit ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'annoncer vous-même votre retour et me rappeler nos serments ?...

— Le pouvais-je ?... Écoutez-moi donc, je vous en prie...

— Ne deviez-vous pas supposer que l'on m'avait trompée ? Ah ! une voix intérieure me criait bien, depuis deux ans, que la nouvelle de votre mort était un mensonge !

—Ce n'était pas un mensonge, mais une erreur... Tout le monde a dû croire que j'avais péri comme mes malheureux compagnons d'évasion... Je vous le répète, je suis arrivé, — après une série d'aventures que je vous raconterai tout à l'heure — trois jours seulement avant votre mariage. Encore n'ai-je pu découvrir votre adresse que la veille.

—Qu'importe ? Il n'était pas trop tard ! Jusqu'au dernier moment, n'avez-vous pas le droit et le devoir d'empêcher cette funeste union ?

—Oubliez-vous, Mathilde, le changement inattendu qui s'était produit dans votre situation ?...

—Mon cœur n'avait pas changé, lui !

—J'apprenais à la fois que vous étiez riche, énormément riche, et que vous alliez vous marier ; que les bans étaient publiés, que la cérémonie était imminente. Je vous le demande, un misérable forçat politique, un ancien évadé de l'île Nou, un pauvre diable, sans position et sans fortune, qui avait eu bien de la peine à se repatrier ; un naufragé, sauvé par miracle des abîmes de la mer et de la dent des requins et que l'on croyait mort, n'eût-il pas commis une indécence en se rappelant au souvenir de l'opulente héritière ? Mon devoir était de me taire ; et si je n'ai pu résister à l'invincible désir qui me poussait vers la mairie où allait se consommer la perte de mes espérances, si j'ai voulu vous revoir une dernière fois ; si, confondu dans la foule, je me suis donné l'honneur et douloureuse satisfaction de voir défiler le cortège nuptial, je ne me doutais guère que je pusse être aperçu ni reconnu par vous ! J'ai tant souffert et tant vieilli !

Mme Marquais prit la main de l'ex-proscrit, la pressa avec force dans les siennes :

—Pauvre et cher ami ! dit elle d'une voix tremblante. J'ai plus souffert que vous ! Et je suis destinée à souffrir encore...

—Ah ! je l'avoue, continua-t-il, j'ai éprouvé une terrible tentation... Il y a eu un moment où j'ai failli boudir du petit coin où je me dissimulais !... Vous étiez si pâle ; il y avait dans votre physionomie une si poignante résignation, que je ne me sentais plus maître de moi... Quand vous avez paru hésiter devant l'engagement suprême, une émotion indéfinissable s'est emparée de moi...

—Et votre bouche ne s'est pas ouverte pour me crier : " Arrêtez ! Ne consommez pas cet affreux sacrifice ! Ne rendez pas votre malheur irrévocable !... " Ah ! vous ne m'aimez pas comme je vous aimais !

—Et puis, tout à coup, le maire a répété sa question et le " oui " fatal a résonné à mon oreille comme un glas funèbre. Tout était fini !...

Il se cacha le visage de ses deux mains. Il y eut un long silence. Mathilde pleurait à chaudes larmes...

—Il n'y avait plus à y revenir ! reprit Mercier : cet homme, que vous n'aimiez pas...

—Et que j'aimerais encore moins que jamais ! interrompit-elle.

—Cet homme était votre seigneur et maître ! Vous lui apparteniez, et je n'avais plus qu'à aller cacher bien loin mon désespoir ! Ah ! comme, à cette heure-là, je maudissais le sort qui m'avait épargné, les flots qui ne m'avaient pas englouti, la mort qui n'avait pas voulu de moi, le tonneau vide qui m'avait sauvé du naufrage ! Comme je maudissais l'flot désert qui m'avait servi de refuge ! Comme je maudissais les Canaques qui ne m'avaient pas mangé !

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

XXV.

—M. Perrier et mon jeune maître, parbleu !... Est-ce que vous ne savez pas qu'ils sont allés ensemble chasser du côté de... de... Ah ! j'ai le nom sur le bout de la langue !...

Au lieu de l'aider à trouver le nom cherché, la femme de chambre leva les mains d'un air désolé :

—Le docteur à la chasse ! s'écria-t-elle d'une voix navrée. Oh ! le pauvre cher monsieur n'y pense guère en ce moment... Vous ne savez donc pas ce qui arrive ?

—C'est vrai ! vous êtes douloureusement agitée, mademoiselle... je vous demande pardon de ne pas m'être aperçu tout d'abord de votre trouble... Quelle en est la cause ? intruisez-m'en vite je vous en conjure, se hâta de débiter, d'une voix émue, le madré valet qui, bien qu'il en dit, avait, du premier coup d'œil, constaté l'émotion de la fille.

—Il y a que Mme Perrier vient de tomber, à l'instant même, dans une de ses crises de faiblesse... j'ai bien peur que ce soit la dernière... l'autre jour elle est restée seize heures sans connaissance et monsieur désespérait déjà... aujourd'hui, ce doit être la fin des fins.

—Alors je ne puis voir le docteur !

—En un pareil moment ? vous n'y pensez pas ! il est auprès de la malade... tout occupé de la rappeler à la vie.

—Si vous essayez tout de même.

—Essayer quoi ?

—De lui dire que je suis là.

—Vous êtes fou ! fit la soubrette, scandalisée par l'impulsive proposition.

Puis elle dessina le geste de lui refermer la porte au nez, geste qui s'arrêta subitement sur cette prompte question de maître Bourguignon :

—Comment, vous refusez un louis ?

Et la pièce d'or brilla aussitôt dans sa main au regard de la femme de chambre qui répliqua sur un ton radouci :

—Non, je ne refuse pas ; mais là, vraiment, vous demandez une chose impossible. J'irais prévenir monsieur... qu'il refuserait de vous recevoir.

—Puis-je au moins parler à la Cardoze ? Est-ce qu'elle est aussi au chevet de la malade ?

—Elle ! oh ! non... Mme Perrier ne peut pas la souffrir... Vraie injustice de malade, du reste, car elle lui est très-dévouée.

—Eh bien, je suis certain que si j'approchais de la Cardoze, elle me ferait voir le docteur.

—Ah ! vous êtes un joli entêté, par exemple. Je veux bien vous l'appeler, mais vous verrez qu'elle vous répondra aussi par un refus. Attendez, ça ne va pas être long.

Après avoir prestement saisi le louis qui lui était offert, la bonne poussa une porte qui ouvrait sur une lingerie, et, sans en franchir le seuil, elle dit :

—Mlle Cardoze, voici quelqu'un qui désire vous parler.

Nicole apparut aussitôt. A la vue de Bourguignon, son œil se nuança d'un peu d'inquiétude et, sans doute pour l'inviter à parler bas devant la femme de chambre, elle tendit l'oreille en inclinant la tête.

Cette fois, au lieu de son histoire de partie de chasse, celui-ci lui murmura :

—Billet fort important et très-pressé de M. Paul Avril pour le docteur.

—Donnez... Je vais le lui faire tenir, répondit-elle en avançant la main.

—J'ai ordre exprès de le remettre à M. Perrier en personne, dit le valet avec un air tout désolé de son refus de livrer le prétendu billet.

Le mystère qui planait sur la maison Perrier ne devait avoir aucun secret pour Nicole et elle savait sans doute de quels ménagements il fallait user envers l'héritier de M. de Saint-Dutasse, car, après avoir un moment examiné d'un regard soupçonneux la figure de Bourguignon qui exprimait la plus naïve bonhomie, elle fit signe à la soubrette.

—Conduisez au cabinet de Monsieur, lui commanda-t-elle.

Puis s'adressant au vieux serviteur, elle ajouta :

—Je vais faire prévenir M. Perrier.

Le vieillard suivit la femme de chambre qui l'installa dans le cabinet en grommelant :

—Ah ! ma foi ! elle a eu beau vous faire entrer... je vous engage à vous armer de patience, car vous risquez d'attendre longtemps.

Elle disparaissait à peine que le docteur se présentait par une autre porte que masquait une lourde tapisserie qui retomba derrière l'arrivant. La frange inférieure de ce rideau n'arrivait pas jusqu'au parquet et, dans le mince intervalle qu'elle laissait exister, l'œil de Bourguignon vit poindre le bout de deux petits pieds.

—La Cardoze écoute, pensa-t-il.

Perrier s'était avancé la main tendue en disant.

—Vous avez un billet à me remettre ?

Le domestique exécuta un humble salut et répondit d'une voix lamentable :

—Monsieur daignera me pardonner l'effronté subterfuge que j'ai employé pour arriver jusqu'à lui.

—Vous n'apportez pas de lettre de monsieur Avril, reprit anxieusement le docteur, pour lequel tout était sujet de crainte quand il s'agissait de l'héritier de Saint-Dutasse.

—Pas la moindre lettre.

—Vous ne venez donc pas de la part de votre maître ?

—Nullement.

—Alors que voulez-vous ? questionna sèchement le médecin qui, en recouvrant son assurance, avait retrouvé le ton hautain qui lui était habituel.

—Je veux... monsieur exusera ma hardiesse... je veux solliciter de lui un conseil... très, très... oh ! mais excessivement sérieux... Du reste, monsieur sera le premier à en comprendre l'importance quand je lui dirai que mon maître a disparu.

—Disparu ! répéta Perrier d'une voix qui vibra de la plus véritable surprise.

—Ce n'est déjà pas celui-là qui m'a confisqué mon jeune homme, pensa Bourguignon convaincu par la sincérité de l'accusé.

A cet étonnement premier avait succédé aussitôt chez le docteur une immense joie.

—Est ce de Jozères qui a fait le coup ? Aurait-il trouvé un moyen de mettre le garçon à l'ombre ? se demanda-t-il.

Et, dans sa hâte de savoir à quoi s'en tenir, il se leva en disant :

—Votre visite m'a arraché aux soins que je donnais à ma femme fort malade... je ne puis la quitter trop longtemps. Si vous voulez m'attendre patiemment... dès que je pourrai m'échapper, je reviendrai pour vous donner ce conseil que vous réclamez.

Nicole avait compris que Perrier allait sortir ; aussi n'était-elle plus aux écoutes quand son maître souleva la tapisserie pour quitter le cabinet et il la trouva qui le guettait dans le couloir.

—J'ai tout entendu, dit-elle vivement.

—Alors, prends une voiture, et rends-toi au plus vite chez de Jozères pour lui demander si cette disparition est de son fait. J'attendrai ton retour, pour savoir ce qui en est, avant de retenir dans mon cabinet où j'ai laissé le bonhomme.

Au bout d'une demi-heure, la Cardoze reparaisait et, passant sous silence sa scène avec Berthe, annonçait que Paul avait été séquestré par Mme d'Armangis qui comptait s'emparer de toutes les preuves écrites pour les revendre à ses complices. Perrier n'avait pas l'avarice de M. de Jozères. Le chantage dont il était menacé ne l'émut que fort médiocrement.

—Qu'elle ait d'abord les papiers, pensa-t-il, on les lui payera ensuite le prix qu'elle en exigera... nous ne saurions acheter trop cher notre tranquillité... Elle va nous saler, mais bast ! plaie d'argent n'est pas mortelle !

Et, pendant que, de son côté, de Jozères s'effrayait, le docteur qui, coûte que coûte, voulait être enfin libre, vit, dans un horizon prochain, luire la délivrance.

—Maintenant, sachons quel est ce conseil que demande Bourguignon, ajouta-t-il en reprenant la route de son cabinet.

Le vieux domestique attendait toujours respectueusement debout.

—Ma malade s'est assoupie ; je puis donc vous écouter sans inquiétude, dit Perrier en reparaisant.

—Monsieur est trop bon.

—Quel est l'avis que vous sollicitez de moi ? C'est sans doute à propos de l'absence de votre maître ?

—Nullement. Mon maître est libre de sortir et de rentrer à sa guise... ce n'est pas à moi, son très-obéissant serviteur, à oser même m'en apercevoir.

—Alors sur quoi demandez-vous conseil ?

—Ah ! voici la chose. C'est à propos de certaines intructions, données par M. Avril, au sujet d'un rouleau de papiers bien cacheté, pour le cas où il serait plus de huit jours sans repaître à son domicile, appuya Bourguignon et guettant de l'œil l'effet de ses paroles.

La joie qui s'épanouissait sur la figure du docteur disparut soudain pour faire place à une convulsion d'épouvante.

—Votre maître n'a pas gardé ce rouleau de papiers ? s'écria-t-il en tressaillant.

Le valet secoua négativement la tête.

—Et vous dites qu'il en a fait le dépôt à une tierce personne avec une instruction particulière ? continua Perrier dont, malgré tous ses efforts, un frémissement nerveux agitait les lèvres.

—Je répète ce que M. Avril m'a fait l'honneur de me conter le matin même du jour où je l'ai vu pour la dernière fois, répliqua le placide Bourguignon.

—Et cette instruction est de... ? balbutia le docteur.

Il achevait sa question quand la porte du cabinet s'ouvrit pour donner passage à M. de Jozères, un peu essoufflé. Suivant sa promesse de venir chez Perrier aussitôt que la visite de Mme

d'Armaugis le laisserait libre, il accourait pour savoir le dernier mot de cette démarche du serviteur d'Avril, qui lui avait annoncé la Cardoze. Au seul aspect du docteur, pâle et tremblant, son gendre comprit qu'un imminent danger s'était subitement révélé pour eux, et, avant même qu'il en connût la nature, la peur s'emparant de lui, il s'affaissa dans un fauteuil. Puis, tentant de donner le change à Bourguignon sur son trouble, il s'écria d'une voix dont il n'eut pas besoin de déguiser l'altération :

—Quelle affreuse nouvelle la Cardoze est-elle venue m'apporter ; Mmo Perrier est au plus mal ! Est-ce bien vrai ?

Quand M. de Jozères était entré, le rusé domestique s'était humblement reculé de deux pas. Mais la soudaine terreur de l'ancien procureur n'avait pu lui échapper, et il ne se laissa pas prendre à cet intérêt témoigné pour la malade.

—Toi ! pensa-t-il, tu te fîches de Mmo Perrier comme de Colin Tampon. Si tu accours aussi effarouché, c'est uniquement parce que la Cardoze a été te sonner le tocsin à propos de moi.

Puis, en surprenant les regards alarmés que les deux hommes échangeaient, faute de pouvoir parler devant lui, il se dit encore :

—De Jozères est tout aussi effrayé que son beau père. Ce n'est pas lui non plus qui a escamoté Paul Avril.

A cette exclamation sur la maladie de sa femme, le docteur s'était aussi hâté de s'en servir pour expliquer son effroi.

—Hélas ! oui, soupira-t-il douloureusement, ma chère femme est au plus bas ! Elle vient de s'assoupir, ce qui m'a permis de m'absenter un peu de sa chambre. Cette terrible crise m'effraya à tel point que, tout à l'heure, je tremblais de tous mes membres en écoutant Bourguignon qui me parlait de son maître.

—M. Paul Avril se porte bien ? s'empressa de demander M. de Jozères qui, au nom du valet, se tourna vers lui, en s'efforçant de ne s'apercevoir qu'à l'instant même de sa présence.

—Mon maître se porte comme il plaira à monsieur, car je ne saurais, sans une insigne effronterie, le renseigner à ce sujet, débita l'interrogé en saluant.

—Oui, continua Perrier, quand vous êtes entré, cher ami, ce brave garçon était en train de m'annoncer que, depuis trois jours, M. Avril n'est pas rentré à son domicile... Et il me consultait à propos de lettres...

—Ah ! je n'ai pas parlé de lettres... attendu que mon maître m'a montré un rouleau cacheté et qu'il me serait impossible de préciser si son contenu consistait en lettres... ou autres papiers.

—Savez-vous de qui M. Avril tenait ce rouleau ?

—Je crois bien que c'est M. de Saint-Dutasse qui le lui a remis à son lit de mort pendant ces deux ou trois heures qu'ils ont causé ensemble, dit Bourguignon de son ton bonhomme.

—Vous assistiez à cet entretien ? appuya le docteur en le regardant en face.

Le domestique poussa un énorme soupir.

—Oh ! non, fit-il d'une voix plaintive. Je ne voudrais pas attaquer la mémoire de mon défunt maître, mais la vérité m'oblige à dire qu'il était trop cachotier... Dans toute sa vie, je n'ai pas souvenir d'un seul petit quart d'heure durant lequel il m'ait témoigné gros comme ça de confiance... Ah ! j'en ai bien souffert !

—M. Avril, plus jeune et par conséquent plus confiant, a dû vous apprendre à quelle personne tierce il a remis ce rouleau

cacheté... car vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, qu'il a confié ce dépôt à un tiers ! insista le médecin, qui, de cette façon, mettait M. de Jozères au courant du dialogue qui avait précédé son arrivée.

Bourguignon secoua mélancoliquement la tête, et d'un ton navré :

—Hélas ! non, il ne m'a dit personne. C'est à croire que M. de Saint-Dutasse, en mourant, lui a bien recommandé de se mêler de moi.

Puis, après un petit temps pris pour calmer son émotion, il continua de sa voix toujours désolée :

—Sa seule confidence, je l'ai reçue le matin du jour où il a disparu, il tenait le rouleau dans sa main et, en me le montrant, il m'a dit : " Tu vois ce paquet de papiers ? Eh bien, je vais m'arranger pour que, si j'étais huit jours sans paraître chez moi, il aille tout droit dans les mains du préfet de police.

Aux derniers mots prononcés, le couple de coquins s'était redressé d'un seul bond.

—Huit jours ! s'écria Perrier blémissant.

—Et il y en a déjà trois d'écoulés, ajouta le magistrat, qui frissonnait d'effroi.

Bourguignon eut l'air de prendre leur épouvante pour de la surprise.

—Hein ! fit-il, cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous n'auriez pas cru M. Avril capable d'un pareil procédé. Servir ainsi les rancunes de M. de Saint-Dutasse, ce n'est vraiment pas bien.

Puis, à mi-voix, comme s'il se parlait, il poursuivit en hochant la tête :

—Car, je le répète, je ne voudrais pas attaquer la mémoire de mon défunt maître, mais la vérité m'oblige encore à dire qu'il était rarement en diable... et menteur !... menteur surtout... et médisant !... il se plaisait à inventer un tas d'infamies sur le compte de gens fort honorables... qui vont être très ennuyés aujourd'hui... pas pour longtemps, je le sais bien, car il est indubitable que M. le préfet de police reconnaîtra vite que toutes les accusations du chevalier ne sont qu'un tissu de mensonges.

Après ce monologue, dont les deux complices n'avaient pas perdu un seul mot, le malin compère reprit son accent naïf pour leur dire :

—Vous étiez de trop intimes amis de feu M. le chevalier pour qu'il ait rien imaginé sur votre compte... Les paroles d'amitié et de sincère estime lui emplissaient toujours la bouche quand il parlait de son cher docteur et de son vénérable ami de Jozères. Mais, en dehors de vous, M. de Saint-Dutasse avait d'autres relations. Sur ces personnes-là, le défunt a dû en forger d'une belle force. Aussi suis-je venu pour vous demander s'il me faut prévenir ces innocents que de bien désagréables tuiles vont leur tomber sur la tête si M. Avril n'a pas reparu avant huit... c'est-à-dire, non, avant cinq jours, puisque nous en avons déjà trois à déduire.

Et Bourguignon salua en ajoutant :

—J'attends le conseil que ces messieurs daigneront me dicter.

Depuis qu'il avait été fait mention du préfet de police, le beau père et le gendre, effarés, s'étaient tenus muets. Ce fut le médecin qui, le premier, retrouva la parole :

—Je crois qu'il est de votre devoir de mettre en garde tous les intéressés contre les suites que peuvent avoir pour eux ces incroyables calomnies dont nous recevons aujourd'hui, par vous, la première révélation.

Le valet prit un air empressé.

—Alors, monsieur me pardonnera de le quitter à l'instant pour courir mettre au plus vite son conseil à profit ?

—Oui, ne perdez pas de temps, conseilla de Jozères, désireux de se trouver seul avec le docteur.

—C'est tout gonflé d'une impérissable reconnaissance pour ces messieurs que j'ose prendre congé d'eux.

Et, après une double révérence, Bourguignon s'en alla en se disant :

—C'est la d'Armangis qui a fourré mon jeune homme sous le gobelet. Ceux-là n'y sont pour rien, mais, maintenant que je leur ai mis la peur au ventre, avec ma bourde du préfet de police, ils vont se charger de me découvrir Paul Avril.

Le futé domestique raisonnait juste ; car, derrière ses talons, Perrier avait aussitôt demandé à l'ex-procureur :

—Où est-il ?

—Mme d'Armangis le cache aux environs de Paris et elle refuse d'indiquer en quel endroit.

—Devant le danger qui la menace comme nous, elle comprendra que le jeune homme doit avoir reparu avant le délai fixé, appuya le docteur.

Puis, se dirigeant vers la porte qui conduisait dans l'intérieur de l'appartement :

—Je vous demande une minute pour m'assurer de l'état actuel de ma femme et je reviens vous prendre pour aller ensemble chez notre ancienne alliée.

—Mme Perrier est-elle donc vraiment si malade ?

—Oui, mais il faut que ma science la fasse vivre, car si elle mourait, la Cardoze ne me le pardonnerait pas, prononça lentement le médecin avant de disparaître.

Cinq minutes après il rentra.

—La torpeur ne se dissipera pas avant une heure, dit-il. Nous avons juste le temps de courir chez Mme d'Armangis.

—En route ! fit de Jozères.

Dans leur précipitation à s'éloigner, ils bousculèrent, dans l'escalier, un petit homme gras qui montait en soufflant comme un phoque.

—Ah ! c'est vous, Caduchet. Pardon, cher ami, nous sommes très pressés... Attendez-nous là haut... Avant une heure, nous serons de retour, cria le docteur qui, après avoir reconnu le sourd, continua sa route.

Suivant sa coutume d'entendre, Caduchet se mit à leur poursuite, en beuglant :

—C'est donc d'ici que sortait Mme d'Armangis que je viens de voir passer en fiacre sur le quai ? Ah ! elle a oublié quelque chose que vous lui reportez ? Vous ne la rattraperez pas, elle est déjà loin... quoique en fiacre. Hein ! est-ce assez drôle ? Avoir de si beaux équipages à soi... et prendre un fiacre !

Et, tout en hurlant, l'obèse s'efforçait de les rejoindre. Mais il avait compté sans son ventre et sa courte haleine qui, à la centième enjambée, le contraignirent à un modeste pas de tortue et à ne plus suivre que de l'œil les deux hommes déjà bien loin.

Quand de Jozères et le médecin arrivèrent à l'hôtel d'Armangis, le suisse, qui ouvrit la porte, leur demanda :

—Est-ce que ces messieurs viennent pour rendre visite à madame ?

—Oui, fit l'ancien procureur. N'est-elle pas visible ?

—Il y a une heure que madame est partie pour la campagne.

—Savez-vous en quel endroit ?

—Elle n'en a rien dit... sans doute au château d'une de ses amies. Elle a seulement prévenu qu'elle serait absente douze jours.

—Douze et trois... quinze ! Nous sommes perdus ! pensa de Jozères en flageolant sur ses jambes.

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

I.

A cinq lieues de Paris, sur le versant du plateau de Montfermeil qui descend vers Livry, se trouve le village de Clichy-sous-Bois, dont le nom indique assez la situation au milieu des bois qui couvrent le plateau. A deux cents mètres de l'entrée de ce village s'élevait, insolée et perdue dans les fourrés, une habitation que les habitants du pays avaient surnommée " la Maison des Enragés. " L'hydrophobie était complètement étrangère à l'origine de ce surnom qui venait de ce que, quatre années auparavant, la maison avait été achetée par un déterminé viveur parisien. Pendant deux saisons, le nouveau propriétaire y avait réuni, en hommes et en femmes, une joyeuse bande, et on avait mené une si bruyante et si scandaleuse existence que les paysans, effarouchés par tout ce vacarme qui franchissait les murs, en avaient conclu qu'on devait être vraiment enragé pour se conduire de la sorte.

Soit que le viveur eût changé le théâtre de ses folies, soit qu'il eût, comme on dit, largement mis de l'eau dans son vin, le plus complet silence avait remplacé, depuis deux ans, l'ancien charivari et le propriétaire n'avait pas même reparu. Les clefs de la demeure étaient restées toujours déposées chez le plus proche paysan qui avait chargé, de temps à autre, d'aller donner de l'air aux chambres désertes.

Il fallait qu'on eût jadis fait un bien rude tapage pour que le bruit en arrivât aux oreilles de ceux qui longeaient la propriété, car la maison se trouvait au milieu du jardin et la distance était grande jusqu'au très-haut mur qui entourait cette demeure. Mais si les paysans en avaient beaucoup entendu, ils n'avaient, en revanche, pu rien voir, car ce haut mur cachait complètement l'habitation qui, avec son rez-de-chaussée, ne possédait qu'un seul étage. Ainsi peu élevée, elle demeurait donc enfouie sans que rien de sa construction dépassât la crête de la muraille. A la condition de ne pas renouveler l'ancien vacarme, on pouvait vivre là, ignoré de tous, sans craindre que même une fenêtre éclairée trahît la présence d'un habitant en cette demeure abandonnée.

Nous ne tarderons pas plus longtemps à dire que, depuis trois jours c'était dans cette maison que Paul Avril attendait Mme d'Armangis. Bien que, de toutes les impatiences la plus cruelle soit, affirmement deux mauvais vers, celle de l'amoureux qui attend sa belle, Paul Avril n'avait pas beaucoup souffert, car il n'était pas encore revenu de l'étonnement produit par l'inespéré succès de son amour.

Après ce dîner chez Mme d'Armangis, quand, au salon où se prenait le casé, il avait osé murmurer quelques timides paroles de reconnaissante passion à celle qu'il croyait lui avoir sauvé la vie au bal de l'Opéra, elle lui avait rapidement soufflé :

—Partez le dernier.

Pendant le reste de la soirée, elle alla de l'un à l'autre empressée et souriante, ayant si bien l'air d'avoir oublié Pa-

sur lequel son regard ne se tourna plus, que le jeune homme finit par se dire :

—J'aurai mal entendu.

Et, de fait, sa confiance n'avait à s'appuyer que sur de bien faibles bases. Pour quelques mots plus respectueux que passionnés qu'il avait dits la veille, quand, après le théâtre, on avait été prendre le thé chez Mme de Jozères ; pour deux autres phrases balbutiées tout à l'heure, était-il supposable que la belle Mme d'Armangis, à laquelle la chronique scandaleuse n'avait pu jamais prêter un amant, se montrât d'aussi facile composition ? Aussi, revenant tout penaud de sa joie première, Paul se répétait :

—Si j'ai bien entendu, alors je me suis trompé sur le sentiment qui a dicté ces paroles. Celle qui m'a déjà protégé me sait entouré d'ennemis, et l'intérêt que je lui inspire veut s'affirmer encore par d'utiles conseils.

Peu à peu le salon se vidait, mais trop lentement au gré d'Avril, dont l'impatience appelait le moment où il se trouverait seul avec son idole. Si minime espoir qu'il eût conservé, il n'avait pourtant pas brûlé ses vaisseaux.

—Qui sait si le tête-à-tête ne me donnera pas du courage. Qui ne risque rien n'a rien ! se disait-il.

Mais, en pensant à ce tête-à-tête, un souvenir lui vint traverser l'esprit. Il était arrivé à l'hôtel avec Caduchet, et le sourd se cramponnerait à lui pour en partir. Tant qu'il le verrait rester en place, le gros homme refuserait de démarrer. Restait la ressource de s'en débarrasser en trouvant un prétexte quelconque, mais, ce prétexte, il fallait le faire entrer discrètement dans l'oreille du bonhomme, et le "discrètement" était impossible avec un gaillard qui, lorsqu'on criait à pleins poumons, soutenait qu'on mâchait les paroles.

—Diable ! je ne songeais plus à mon grotesque, pensa Paul en cherchant le sourd des yeux.

Isolé de la conversation par son infirmité, celui-ci s'était installé, sur un doux fauteuil, dans un coin du salon et, comme au dîner, le maître gourmand s'était gavé suivant sa coutume, la digestion n'avait pas tardé à lui procurer un vrai sommeil de phoque.

Après le départ du dernier invité, un vieillard qu'elle avait reconduit jusqu'à la porte, quand Mme d'Armangis, se croyant enfin seule, vint droit à Avril, le jeune homme lui désigna du doigt Caduchet qui, ventre tendu, soufflait des pois en son sommeil. A cette vue, la jolie femme éclata d'un joyeux rire.

—Oh ! fit elle, même éveillé il ne nous gênerait guère pour causer à l'aise, mais, puisqu'il dort, laissons-le son repos.

Toujours riant du ronfleur, elle se mit sur un canapé et montrant à Avril la place vide à côté d'elle :

—Asseyez-vous là, grand fou ! dit elle gaiement, et causons un peu.

Paul obéit.

—Maintenant veuillez m'expliquer ce que signifient ces phrases que, depuis hier, vous me bégayez à tout propos sans jamais les achever. Je n'en ai pas encore compris un seul mot... et c'est un vrai supplice... car je suis très-curieuse.

Pour toute réponse, Avril se laissa glisser à ses genoux et, lui prenant les mains, il les couvrit de baisers.

Mme d'Armangis ouvrit des yeux étonnés.

—Mais, mon cher enfant, vous vous trompez, continua-t-elle d'une voix un peu moqueuse. Vous me confondez avec ma fille Blanche, que MM. de Jozères et Perrier m'ont demandée en mariage pour vous.

—Non, je ne me trompe pas, murmura bien doucement Paul, dont les lèvres se colorèrent plus brûlantes sur les doigts qu'on ne songeait pas à lui retirer.

—Oh ! oh ! c'est donc bien décidément à moi que vous en voulez ! s'écria-t-elle après un nouvel éclat de rire.

—Je vous en conjure, ne raillez pas ! fit Avril avec l'accent de la prière.

Berthe devint aussitôt sérieuse.

—Oui, vous avez raison, Paul, on ne doit pas rire de l'amour, même quand il s'égare sur une vieille femme, dit elle tristement.

Puis, prenant entre ses mains la tête du jeune homme agnouillé, elle se pencha vers lui, et, approchant de ses yeux son visage si resplendissant de beauté, elle continua :

—Car je suis une vieille femme... j'ai déjà de beaucoup dépassé la quarantaine... regardez-moi donc, mon enfant, et dites-vous que mon âge me défend de vous écouter.

En voyant si près de ses lèvres cette ravissante tête, Paul ferma les yeux pour se donner du courage, et sa bouche ardente se posa sur celle de Mme d'Armangis qui, à ce baiser, se rejeta brusquement en arrière.

—Vous êtes fou ! dit elle d'un ton bref, en cherchant à délivrer ses mains reprises par Avril, qui lui répétait d'une voix vibrante de passion :

—Je vous aime ! je vous aime !

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1er Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)